

LE GRAND N'IMPORTE QUOI



J.M. ERRE



LE GRAND  
N'IMPORTE QUOI

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016  
ISBN : 978-2-283-02933-6

*Deux possibilités existent :  
soit nous sommes seuls dans l'univers,  
soit nous ne le sommes pas.  
Les deux hypothèses sont tout aussi effrayantes.*

Arthur C. Clarke



# Prologue

Jour 1 – 0h00



Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.  
La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme,  
et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.  
Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.



I

Quelques années plus tard



Au soir du samedi 7 juin 2042, alors que 890 265 634 êtres humains regardaient la télévision et que 1 921 782 fricotaient sous la couette, alors que 158 213 personnes avaient poussé leur dernier râle dans la journée et 353 166 leur premier cri, alors que la planète Terre tournait sur elle-même dans l'indifférence générale et que l'Univers poursuivait tranquillement son expansion dans le néant, Alain Delon décida de se pendre.

C'était une décision qu'il avait prise juste après avoir terminé son yaourt aux fruits de la passion, alors que son assiette gardait le souvenir grasseux de son cassoulet de célibataire. Outre que la pendaison lui éviterait de faire la vaisselle, cet acte aux conséquences non négligeables sur l'appareil respiratoire allait le libérer d'une existence dont l'intérêt lui avait toujours échappé. Sans compter que, pour une fois, la veine était de son côté : il possédait

quelques mètres de corde et la confection d'un nœud coulant était à sa portée. L'entreprise avait de bonnes chances d'être couronnée de succès. Alain Delon s'en montra si satisfait qu'il reprit un yaourt (fruits des bois).

Alain avait pourtant passé une semaine convenable. Sa journée de mardi pouvait même être qualifiée de « réussie » selon les critères retenus par la commission « Standardisation du bonheur communautaire » de l'Union européenne. Il avait promené son chien en compagnie de son ami Gérard Depardieu, en échangeant sur l'épineuse question des implants capillaires Bluetooth et sur le douloureux sujet de la reform de l'ortographe de 2038. Puis les deux compères avaient rejoint le reste du groupe – Émile Zola, Mylène Farmer, François Mitterrand, Marie-Line Monreau et Michaël-Jacques Saône –, et la réunion mensuelle de l'association avait pu commencer.

Alain Delon était le fondateur des Homonymes Anonymes. Une association loi 1901 pour ceux qui souffraient de porter le même nom qu'une célébrité. Des victimes de l'état civil dont l'identité était occultée par celle de leur prestigieux homonyme.

« Reconnaissons enfin les tourments de l'Homonyme Anonyme ! avait exhorté un Alain Delon lyrique le jour de l'assemblée inaugurale. Pas un seul jour

sans qu'on lui rappelle sa gémellité euphonique, pas une seule mention de son patronyme sans que son interlocuteur esquisse un sourire entendu ! Oui, mes amis, l'homonymie avec une célébrité est une souffrance que la société doit reconnaître afin que les victimes puissent... puissent se... puissent que... afin qu'elles puissent ! »

Voilà les mots qui revenaient à la mémoire d'Alain Delon alors qu'il remontait de la cave avec sa corde. Un bon discours qui avait soulevé l'enthousiasme jusqu'à sa conclusion ratée qui avait tout gâché. Un discours à l'image de sa vie : une remarquable succession de ratages. En se passant la corde au cou, Alain Delon se remémora les soixante-cinq années qu'il avait occupées à rater les choses à plein temps. Il ratait ses trains, il ratait ses plats, il ratait ses mariages, il avait même raté sa naissance. À l'échographie, seul son frère jumeau avait été repéré par le gynécologue. Alain était si chétif qu'il était resté dans son ombre. Si bien que leur mère avait d'abord accouché d'un bébé obèse, puis, dans la nuit qui avait suivi, elle avait expulsé Alain toute seule dans sa chambre avant d'avoir pu appeler les secours. Le ratage inaugural.

Alain Delon avait porté son nom comme un fardeau tout au long d'une vie de moqueries : les photos du comédien collées sur son bureau à l'école, les

surnoms de « Samouraï » ou de « Guépard », les comparaisons permanentes avec la star aux multiples conquêtes féminines... Un jour, il s'en était plaint à ses parents qui avaient prétendu ne pas s'intéresser au cinéma et ne pas connaître son célèbre homonyme. Pourtant, Alain était sûr de les avoir entendus rire dans son dos et l'appeler entre eux « le petit samouraï »... Et le pire, c'est que le temps n'avait pas d'effet sur le comédien qui, en 2042, à l'âge vénérable de cent six ans, faisait encore la une de *Paris Match* avec une révélation déchirante : « Au fond de moi, je suis un boute-en-train. » Inutile de dire que les moqueries y étaient allées de plus belle...

C'est peut-être ce rejet du genre humain qui avait amené Alain à consacrer son existence à la poursuite d'une chimère qui lui avait aussi coûté son lot de railleries : la vie extraterrestre. Dès son plus jeune âge, il s'était pris de passion pour les êtres venus d'ailleurs qu'il côtoyait dans les romans d'anticipation des années 1950, chinés chez les bouquinistes, et qu'il attendait le soir à sa fenêtre en scrutant le firmament. Sans se l'avouer, il poursuivait le rêve d'entrer en contact avec des créatures qui n'avaient jamais entendu parler d'Alain Delon, l'acteur. Des êtres d'un autre monde qui auraient appris à le connaître sans passer par le prisme de son étouffant patronyme.

Plus tard, Alain entra au GEIPAN, un organisme du CNES chargé d'étudier les manifestations d'ovnis. Comme il avait raté trois fois sa première année en fac de sciences, il y fut embauché comme technicien de surface. Pendant trente-cinq ans, serpillière à la main, il caressa les couloirs obscurs du GEIPAN et l'espoir lumineux d'une rencontre du troisième type. Trente-cinq ans à attendre le nez en l'air, à passer son temps libre à se rendre sur des lieux d'apparition et à prier les étoiles pour qu'elles lui apportent une réponse. Tout cela en vain.

Le samedi 7 juin 2042, Alain se passa la corde au cou en se disant qu'il allait enfin réussir quelque chose. Il y avait une culture du pendu chez les Delon, cette corde avait déjà aidé quelques aïeux à faire le grand saut, elle connaissait son travail. Rien ne pouvait empêcher Alain de mener son projet à son terme. Il avait même réduit son téléphone en miettes pour que personne ne vienne le faire douter au dernier moment. Son suicide serait un succès total. Un triomphe définitif. Une joie.

Le moment était venu. Alain fit tomber la chaise sur laquelle il était juché. Pour être exact, il *essaya* de la faire tomber, car c'était une chaise bien équilibrée qui répugnait à faire la bascule. Alain avait beau se tortiller dans tous les sens au risque de gâcher la beauté formelle de son acte libérateur, rien n'y faisait,

la chaise tenait bon. Un combat sans merci s'engagea. Alain martela de coups la vaillante qui résista longtemps de façon héroïque, mais, devant tant d'ardeur à prouver la supériorité de l'homme sur l'objet, elle finit par montrer des signes d'épuisement. Elle souleva un de ses pieds et commença à basculer sur le côté. Alain accentua sa pression, elle continua à vaciller. Le dénouement était proche, la valeureuse allait abdiquer avec les honneurs.

Lorsque sonna l'heure du coup de théâtre.

La salle à manger fut soudain nimbée d'une lumière bleue clignotante dans le style de celle qui auréolait la boîte de nuit *Chunga Folies* où Alain Delon allait parfois rater ses tentatives pour échanger des fluides avec un être vivant. Au même moment, un sifflement strident retentit. Alain pesta. On ne pouvait même pas se pendre tranquille ! Mais, dès qu'il regarda par la fenêtre qui donnait sur la cour, il comprit. La lumière bleue venait d'un objet circulaire métallique posé sur sa pelouse. Un disque étincelant surmonté d'une protubérance en forme de cloche, comme une toupie géante.

Une soucoupe volante.

Après une phase d'ahurissement des plus classiques, Alain sentit les larmes lui monter aux yeux. Le grand jour était-il donc arrivé ? Il avait attendu toute sa vie ses frères de l'espace et là, juste au

moment de sa mort, ils débarquaient? Alain vit se dessiner une porte sur la paroi de la soucoupe et... oui... pas de doute... c'était bien une silhouette qui s'avançait vers l'ouverture. Ils étaient venus le chercher! Alain jubilait au bout de sa corde. Il allait résoudre un des plus grands mystères de l'univers. Il allait passer sur toutes les chaînes de télévision. Il allait devenir célèbre dans le monde entier. Plus célèbre qu'Alain Delon, l'acteur.

Mais ça, il aurait fallu le dire à la chaise.

Car elle était toujours là, cette pauvre chaise de rien du tout. Avec Alain toujours dessus. Elle ne s'était aperçue de rien et elle avait bêtement continué à vaciller. Si bêtement qu'au moment précis où Alain entrevit les traits d'un visage au milieu de la fumée s'échappant du vaisseau la chaise s'effondra sous ses pieds.

Alain gigota un peu pour la forme, râla un peu par habitude, mais fit bientôt ce que font tous les membres de cette engeance très conformiste qu'on appelle les pendus : une tête d'enterrement.

Pourtant, ce samedi 7 juin 2042, Alain pouvait être fier de lui : il avait réussi un joli nœud coulant. Et, on le sait, rien n'est plus satisfaisant que le travail bien fait.

*Le Dernier Bistrot avant la fin du monde* avait depuis longtemps perdu son lustre d'antan. Finie la grande époque où le malibu-grenadine coulait à flots lors de mémorables soirées de baby-foot enflammé. Depuis quelques années, les vieux habitués avaient pris la mauvaise habitude d'aller s'habituer à une centaine de mètres de là, au cimetière. Accoudé au comptoir, au soir du samedi 7 juin 2042, il restait Jean-Robert Rajonarimampianina, sobrement appelé J-Bob, un des premiers Malgaches dépêchés en France après la révolution énergétique de 2026. Ivrogne patenté, sa mission sur Terre consistait à permettre à Francis, l'insubmersible patron, de conserver son travail, et il s'y employait avec beaucoup d'ardeur, d'alcool et de cacahuètes.

– Tu lis de la science-fiction, toi, Francis? demanda J-Bob.

– Non. Je devrais?

– Tu ne trouves pas curieux que beaucoup de gens refusent d’en lire *a priori*? Quand j’entends « j’aime pas la science-fiction », ça me fait penser à ceux qui disent « j’aime pas les légumes », comme si tout avait le même goût.

– C’est surtout qu’on a passé l’âge des extra-terrestres et des voyages dans l’espace. C’est bon pour les adolescents attardés, ta SF. Pastis ou Ricard?

– Et voilà, le catalogue des clichés! C’est quand même bizarre qu’on ne prenne jamais la science-fiction au sérieux alors qu’elle aborde tous les problèmes de la société et toutes les grandes questions métaphysiques.

– Moi, je préfère le polar. Quand y a pas de sang, y a pas de plaisir.

– Le polar aussi a été longtemps méprisé, mais il a gagné sa place dans la littérature. Pourquoi pas la SF? Même quand un écrivain reconnu par la critique investit le genre, on ne le classe pas dans cette catégorie. Pense à Michel Houellebecq.

– L’acteur?

– Oui. On le sait peu, mais, avant de remporter l’oscar pour son rôle de super-méchant dans le dernier James Bond, il écrivait des livres d’anticipation. Dans *Les Particules élémentaires*, il imaginait le remplacement de la race humaine par des hommes génétiquement modifiés, immortels et stériles. Dans

les années 2010, il a même publié un bouquin où il décrivait la France en 2022 dirigée par un président musulman et en phase d'islamisation.

– Il a bien fait de se reconvertir dans la comédie. Comme oracle, il repassera ! C'est ça, le problème de ta science-fiction. En quelques années, les livres sont complètement dépassés puisque ce qu'ils annonçaient n'est pas arrivé.

– Excuse-moi de te contredire, mais Houellebecq n'est pas tombé loin.

– Pourquoi tu dis ça ? Ah, d'accord... Tu veux parler de Monaco ?

– Depuis que le mollah Albert s'est converti et a instauré la charia autour du Rocher, on a quand même un état islamiste sur la Côte d'Azur !

– C'est pas faux.

– Comme tous les auteurs d'anticipation, Houellebecq avait de l'intuition. C'est quand même un lauréat du prix Goncourt ! Un prix censé récompenser « le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année », mais que personne n'attribuera jamais à un roman classé SF.

– C'est une question de style. La SF relève plutôt du roman de gare, non ?

– Encore des clichés ! Qui oserait dire que Ray Bradbury, Dan Simmons ou Pierre Bordage n'ont

pas de style? Non, c'est quelque chose de bien plus étrange... bien plus étrange... bien...

J-Bob s'était interrompu. Dans ses yeux qui se plissaient de plus en plus sous l'effet de ses fulgurances littéraires, on voyait briller l'éclat des molécules d'éthanol qui lui repeignaient le cristallin. Les deux hommes gardèrent le silence, pénétrés par la profondeur de leurs échanges intellectuels, jusqu'à ce que Francis aborde une vraie question de fond :

– Oh, J-Bob, tu dors?

À quelques années-lumière des anneaux de Mercure, dans le centre de commandement du vaisseau mère de l'Empire galactique des Zlotons du Sud, le capitaine Jean-Scrt@wysqdto&é affichait la mine chiffonnée du type qui se demande si ce n'est pas plutôt Saturne qui possède des anneaux.

À ses côtés se tenait Qzywkkvyz, son fidèle pilote, dont le patronyme aux sonorités chantantes aurait mérité l'invention d'un Scrabble zlotonois (du Sud). Ensemble, ils avaient parcouru l'espace infini d'un bout à l'autre, car ils se riaient des paradoxes. Ensemble, ils avaient dépassé maintes fois la vitesse de la lumière, car ils se gaussaient des théories relativistes de physiciens allemands hirsutes. Ensemble, ils s'étaient aussi beaucoup tripotés, car derrière les uniformes sévères de militaires aguerris battaient deux cœurs sensibles de pieuvres de l'espace.

Le capitaine Jean-Scrt@wysqdto&é posa sur Qzywkkvyz ses huit yeux humides d'affection virile et lui demanda de passer la cinquième sur ce ton martial qui faisait durcir les tentacules de tous les octopodes à frange tubulaire de la constellation d'Orion aux étoiles d'Andromède. Puis il se ventousa au pare-brise du vaisseau amiral dont les brinzingueurs pétrodaient à plus de dix mille glazoudes et plongeait ses regards dans le vide intersidéral plein de débris sidérants.

Alors, parce que le moment s'y prêtait et qu'il n'avait rien d'autre à faire, il prit l'air tracassé du type qui se demande s'il a mis assez de mots bizarres dans son texte pour bien faire comprendre qu'on entre dans un récit de science-fiction. Et merde, ça ressemble à rien, c'est n'importe quoi, j'y arriverai jamais, merde, merde, merde, earazeiruaetçaaufiou djffioqsdufââqçdfuqsdklfjqdfioqsdfôihq^fioqhcgio^ qugjâdiguq\$^ ^pjzgaojjvgbn!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Lucas tapait comme un sourd sur le clavier de son ordinateur tel un Beethoven forcené massacrant quelques valse viennoises dans une perspective cathartique. Ah, s'il avait possédé un vase en cristal, un miroir grand siècle ou même un slüpturfløp IKEA, il aurait pu les fracasser avec bonheur contre ses murs. Mais Lucas, mammifère terrien trentenaire,

était écrivain. Donc pauvre. Qui plus est, écrivain de science-fiction. Donc on ne se moque pas.

Lucas martelait son clavier en attendant que l'agencement hasardeux des lettres de l'alphabet aboutisse à l'écriture d'un chef-d'œuvre, ce qui, sur le strict plan des probabilités, appartenait au domaine du possible. Mais comme cela risquait de prendre un peu de temps, deux événements d'ampleur légèrement différente se produisirent au même instant pour relancer l'intérêt :

1. À quarante-deux millions d'années-lumière de là, une étoile anonyme contracta son noyau pour faire l'intéressante et explosa en supernova façon puzzle.

2. À quarante-deux centimètres de là, on frappa à la porte.

Trop occupé à anéantir son clavier, Lucas ne fit pas attention à l'explosion de l'étoile. En revanche, les coups frappés à la porte lui picotèrent le conduit auditif. Il s'avança prudemment jusqu'à l'œilleton, car on n'est jamais à l'abri d'un huissier nocturne, d'un témoin de Jéhovah noctambule ou d'une jeune femme accorte à la recherche d'ébats intempestifs et crapuleux avec un inconnu (mais c'est plus rare).

En découvrant le visiteur du soir qui stationnait sur son paillason, Lucas eut un mouvement de recul. C'était un gros barbu portant turban et djellaba, prêt

pour une randonnée dans les montagnes d'Afghanistan. Que me veut cet homme? Que fait-il ici à une heure pareille? L'être humain doit-il toujours obtenir des réponses à ses questions? Lucas répondit non à la troisième interrogation et regagna sa table de travail à pas de loup en essayant de refouler les images de talibans monégasques qui bourgeonnaient dans son cerveau. Il ne devait pas perdre son objectif de vue, il avait un clavier à détruire. Le boulot avant tout.

Cinq minutes plus tard, alors que Lucas démontrait des touches en se disant que c'était mal parti pour un prix littéraire cette année, des coups retentirent de nouveau à la porte. Deux fois le même soir? Soit c'était le barbu qui insistait, soit c'étaient les statistiques qui explosaient (ce qui valait toujours mieux qu'une explosion de barbu). Lucas alla jusqu'à l'œilleton constater que son palier attirait les foules : le djihadiste avait laissé la place à un clone de Nicolas Sarkozy.

La ressemblance était incroyable. Certainement un partisan du chef de la droite qui avait poussé très loin le mimétisme avec son champion. À tous les coups, il faisait du porte-à-porte pour soutenir la huitième campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy. À quatre-vingt-sept ans, celui-ci était le grand favori des sondages, et on s'arrachait ses secrets de jouvence et ses conseils littéraires qu'il tweetait à tour de bras.

Lucas refusait d'écouter un prosélyte conservateur qui allait réveiller en lui des choses qu'il ne voulait pas voir, sa crainte des barbus monégasques par exemple. Il reprit la position du démissionnaire et suçà un stylo, car il n'y avait personne pour faire des interprétations aussi freudiennes que déplacées de son geste. Mais, quelques instants plus tard, l'impensable se produisit : de nouveaux coups à sa porte.

La stupéfaction monta d'un cran. Lucas avala d'un trait une vodka-orange sans orange et retourna à l'œilleton. Sur son palier se tenait un sosie de Marilyn Monroe, cheveux peroxydés, mouche sur la joue et robe à volants spéciale grille de métro. Une plantureuse créature figée sur son paillason avec le regard vide de celle qui passe son tour pour le Nobel. Non?... Ce n'était quand même pas une jeune femme accorte à la recherche d'ébats intempestifs et crapuleux avec un inconnu ?

Tout avait commencé, au soir du samedi 7 juin 2042, quand Arthur K. avait vomi sur sa fiancée. Ce n'était pas le geste le plus chevaleresque de son existence, ni la phrase la plus élégante pour commencer une histoire, mais c'était la vérité. C'est là que tout avait commencé, et personne n'aurait pu se douter des invraisemblables conséquences qu'allait entraîner cette regrettable régurgitation.

Ce soir-là, Arthur et Framboise se rendaient à l'une de ces étranges soirées que les adultes organisent pour faire le plein d'objets qu'ils refourguent à Noël : un anniversaire. C'était l'anniversaire de Patrick, et Arthur avait autant envie d'y aller que de gober un poulpe. D'abord parce qu'il détestait les anniversaires, ensuite parce qu'il détestait les Patrick. Quant à l'image du gobage de poulpe, il préférerait ne pas savoir comment elle avait pu lui traverser l'esprit.

Arthur avait dit à Framboise qu'il préférait aller au cinéma parce que la sincérité est la base du couple et qu'elle permet d'éviter les malentendus qui le minent de l'intérieur. Framboise lui avait répondu qu'il ferait mieux de se changer car ils étaient en retard (ils avaient des problèmes de communication depuis quelque temps déjà).

Patrick dirigeait la salle de sport où Framboise essayait en vain de perdre sa culotte de cheval, mais où elle avait réussi à perdre plusieurs fois sa culotte de coton. Patrick appartenait à cette minorité d'êtres humains qui connaissent l'existence du quadriceps fémoral et du petit rhomboïde, mais qui ont du mal à se gratter le dos sans l'aide d'un tiers : les culturistes. Il consacrait ses journées à faire grossir les quelque six cents muscles qui tiennent notre squelette debout, histoire de passer le temps avant de vieillir tout mou comme tout le monde.

En sus d'être sensas, Patrick passait ses week-ends dans un petit village, rapport à la vie saine de la campagne où l'on peut prendre ses stéroïdes avec des courgettes bio. Bilan : deux heures de route depuis Bastille pour rejoindre la soirée d'anniversaire de Monsieur Muscle au milieu de nulle part. Mieux qu'une soirée d'anniversaire : une soirée d'anniversaire *costumée*. Car Patrick faisait partie de ces trentenaires espiègles qui ont eu le bon goût de garder leur âme d'enfant.

C'est donc déguisé en Spider-Man qu'Arthur prit place dans la voiture à côté de Framboise habillée en Petit Chaperon rouge sexy. Pourquoi Spider-Man ? C'est une bonne question qu'Arthur posa à Framboise qui s'était chargée des costumes. Elle répondit qu'un super-héros ça changeait un peu pour quelqu'un qui se déguisait chaque jour en SDF. Ce n'était pas la première fois que Framboise usait d'une ironie subtile à propos des choix vestimentaires de son partenaire de vie, et Arthur sut rire de bon cœur à cette affectueuse boutade. Car Arthur n'était pas un de ces lacaniens paranoïaques capables d'interpréter le choix de Framboise comme l'assimilation de sa personne à un insecte répugnant qu'on rêve d'écraser d'un coup de talon. Non, il n'était qu'un hypocondriaque urbain se demandant si la cagoule qu'il avait enfilée avait bien été nettoyée après son utilisation par un eczémateux porteur d'herpès labial.

Donc, homme-araignée.

N'empêche, en se voyant rouler en pleine cambrousse dans son costume rouge et bleu avec une araignée sur le torse, Arthur pensa que cette soirée avait des chances d'entrer dans le top five des catastrophes de sa vie. Et la suite allait prouver qu'il pouvait faire confiance à ses intuitions.

Comme à son habitude, Framboise conduisait avec une interprétation toute personnelle du code de la route, et elle n'apprécia pas la remarque constructive d'Arthur à propos de son dépassement de semi-remorque à cent quarante-deux kilomètres-heure sur la bande d'arrêt d'urgence tout en fouillant dans son sac à main. Framboise demanda à Arthur pourquoi il cherchait toujours la petite bête d'un ton qui l'invitait à stopper net ses quêtes animalières. Puis elle se fit taquine pour lui rappeler son quintuple échec au permis de conduire. Arthur décida de prendre de la hauteur en s'enfonçant dans son fauteuil pour un petit somme.

C'est juste après le panneau de bienvenue de Gourdiflot-le-Bombé qu'Arthur eut son premier choc de la soirée. Son esprit embrumé rêvassait aux joies de la vie de couple, aux Patrick et aux herpès labiaux lorsqu'un freinage brutal le ramena à la réalité par un bon coup du lapin.

Une créature venait de traverser la route, juste sous leurs phares.

Ça n'avait duré qu'une seconde, mais la chose s'était imprimée sur ses rétines. Ce n'était ni un homme ni un animal. C'était filiforme, avec un corps verdâtre, de longs bras et surtout une grosse tête chauve, sans oreilles, sans nez et avec deux fentes en

guise d'yeux. Un objet marchant non répertorié. Même à la campagne.

– Tu as failli écraser un extraterrestre, fit Arthur en se massant la nuque.

– Tu te crois dans un de tes romans? répliqua Framboise en redémarrant. C'était un lémurien. Il y a une raffinerie malgache dans ce village, il a dû s'échapper.

– Ce n'était pas un lémurien, ça tenait debout!

– Un lémurien peut tenir debout, répliqua Framboise avec cette assurance mâtinée de mauvaise foi qu'Arthur lui envoyait tant.

– Un lémurien extraterrestre, peut-être, mais pas une...

– C'est bon, calme-toi et profite du paysage, lança Framboise pour signifier qu'Arthur devait se calmer et profiter du paysage (et aussi la fermer).

Après avoir bien profité des rues désertes et des volets fermés d'un village au cachet typique de la période post-exode rural, Arthur fut garé par Framboise sur un terrain vague polyvalent mi-parking, mi-boulodrome et mi-toilettes pour chiens, car Gourdiflot-le-Bombé était aussi un défi aux mathématiques. Arthur demanda s'ils étaient arrivés, Framboise répondit « non, mais j'avais envie de faire une pétanque », et Arthur gloussa pour lui montrer qu'il appréciait son humour comme au premier jour.

Alors que Framboise se dirigeait vers une résidence de trois étages, Arthur s'étonna que sa compagne les ait menés jusqu'ici à travers la campagne, puis à travers le village, sans jamais s'aider du GPS. Était-elle déjà venue seule chez Patrick? Arthur garda la question pour lui, car il faut savoir entretenir le mystère dans un couple.

Sur le trottoir devant la résidence, ils croisèrent un groupe de Malgaches qui sortaient de la raffinerie située juste en face de chez Patrick. Arthur les salua, mais Framboise préféra les ignorer pour rester fidèle à la légendaire hospitalité française.

– Tu fais des courbettes aux envahisseurs, maintenant? lâcha Framboise.

– Tu devrais plutôt leur être reconnaissante, répondit Arthur. Depuis que Madagascar délocalise ses usines en Europe, la France a retrouvé le plein-emploi. Grâce à eux, on a même pu abaisser l'âge de départ à la retraite à soixante-dix ans!

Framboise imita à la perfection la fille qui considère son conjoint avec pitié, puis le conduisit sans hésitation jusqu'à un appartement du premier étage. D'autres questions sur le thème de la confiance dans le couple s'agitèrent dans l'esprit d'Arthur, mais il garda le silence pour ne pas gêner la bonne ambiance.

La porte de Patrick s'ouvrit sur un zombie en décomposition qui sortit une langue pustuleuse en

guise de bonjour avant de conduire le couple jusqu'au salon où un Indiana Jones et un Rocky Balboa se déhanchaient devant une princesse Leia, au rythme d'on va s'aimer sous les sunlights des tropiques, car l'amour se raconte en musique. La soirée costumée battait son plein dans un revival années 1980 du meilleur goût. Cacahuètes-mojito-transpi pour une nuit de folie.

En traversant la pièce, Arthur constata que tous les amis de Patrick avaient des corps boursoufflés de muscles avec plein de tendons partout. De son côté, Patrick avait fait dans la simplicité en se déguisant en Arnold Schwarzenegger période Mister Univers : un slip rouge avec beaucoup d'abdominaux autour, huilé comme un mérrou en cuisson basse température. Arthur sentit sa nuque se raidir comme une planche de musculation dans un souci louable de s'intégrer au groupe. En feignant de croire que l'ironie facile des intellectuels suffit à remplacer les biceps, il pensa que Patrick avait une tête à éplucher les nouilles. Puis, quand le musculeux lui broya la main avant d'accueillir le Petit Chaperon Framboise avec un hurlement de loup texaverien, Arthur fit ce que sa constitution de jockey l'invitait à faire : il but. C'était toujours comme ça quand il se rendait aux anniversaires des Patrick, il buvait plus que de

raison. Et ça retombait sur Framboise, c'était le cas de le dire.

À quelques signes discrets qu'il avait repérés avec beaucoup d'acuité lors des semaines précédentes, Arthur soupçonnait que Framboise n'était plus très sûre de vouloir continuer à vivre avec lui. Avec son mélange poulet tandoori-spaghettis-bière tout chaud démoulé, on peut dire qu'il l'aida à prendre sa décision.

La consternation fut générale. Même la chaîne hi-fi, qui assurait pourtant que les démons de minuit l'entraînaient au bout de la nuit, s'arrêta toute seule. Les amis de Framboise se précipitèrent pour la secourir pendant qu'Arthur, à quatre pattes sur la moquette, craignait de moins la faire rêver. Personne ne vint proposer son aide à Spider-Man, chacun avait choisi son camp. Il y avait vingt-cinq personnes dans celui de Framboise, et un dans celui d'Arthur : Arthur (et encore, si on l'avait laissé choisir, il aurait été dans l'autre camp).

Les cent dix kilos de Patrick raccompagnèrent à la porte les soixante-trois d'Arthur, qui ne fit pas de scandale car ses dents lui étaient plus utiles que sa fierté. Et puis il avait compris aux cris de Framboise que sa compagne avait besoin de faire un break. La porte de la résidence se referma sur Arthur comme la dernière page d'une histoire d'amour, mais en

moins poétique. La raideur de sa nuque entreprit une évolution de carrière vers le torticolis. Il faisait nuit noire, mais c'était plutôt rassurant : une autre couleur aurait quand même été très inquiétante.

Face à Marilyn Monroe qu'il observait par son œillette, Lucas fut une nouvelle fois écartelé par ses sentiments. D'abord le désir, fulgurant, face à une générosité anatomique rarement observée en milieu non-photoshopé. Ensuite, la mauvaise conscience, cinglante, qui vint le fustiger. Il était inadmissible de considérer une femme comme un vulgaire morceau de viande. C'était se rabaisser au rang de l'homme primitif, à mille lieues des idéaux progressistes que Lucas chérissait depuis que sa prof d'histoire-géo marxiste de terminale l'avait dénié lors d'un voyage scolaire. Très déçu par lui-même, Lucas se flagella intérieurement. Puis il se rappela que, s'il ne pouvait accueillir toute la misère du monde, il devait en prendre sa part. Ses réflexes misanthropes durent s'incliner et sa porte s'ouvrit pour laisser entrer la nécessiteuse dans un élan désintéressé et fraternel. Lucas bafouilla quelques onomatopées de bienvenue.

La jeune femme articula deux mots d'une voix pâteuse – « Rentrer maison » – puis elle s'écroula sur le sol.

Lucas resta interdit. Marilyn Monroe gisait sur sa moquette qui n'avait pas été shampouinée depuis la dernière fois qu'il avait passé l'aspirateur (il n'avait pas d'aspirateur). Devait-il l'allonger sur son lit? Outre qu'il n'avait pas changé les draps depuis la dernière fois qu'il avait fait une lessive (il n'avait pas de machine à laver), la jeune femme risquait de trouver inconvenant de se réveiller sur la couche d'un inconnu. Lucas décida de l'allonger sur son canapé dont le tissu sombre offrait l'illusion d'une quasi-propreté (de loin). Que faire ensuite? Lucas avait une expérience limitée en matière de jeune femme évanouie. D'après les films qui constituaient sa source principale d'apprentissage de la vie, il avait trois possibilités : soit il lui donnait une claque pour la réveiller, soit il la déshabillait afin qu'elle puisse respirer à son aise, soit il la claquait *et* la déshabillait, mais ça risquait d'être un peu glauque.

Que faisait cette jeune femme chez lui? L'explication logique ne semblait pas pressée de se faire connaître. D'autant plus qu'il y avait d'autres faits étranges. Comment expliquer qu'avant son apparition avaient sonné à sa porte un envoyé barbu du mollah Albert puis un clone de Nicolas Sarkozy?

C'était complètement fou. Et Marilyn qui s'écroulait en lâchant « Rentrer maison »!

C'est cette formule qui mit la puce à l'oreille de Lucas. Il avait reconnu la célèbre phrase d'E.T., l'extraterrestre de Steven Spielberg, abandonné sur Terre et cherchant à repartir chez lui. Une idée incroyable prit forme dans son esprit d'amateur de science-fiction et de whisky-coca sans coca. Et si ces apparitions successives à sa porte étaient le fait d'un unique individu capable de prendre des apparences différentes? Un djihadiste, Nicolas Sarkozy, Marilyn Monroe, des figures très médiatisées... Si un extraterrestre voulait communiquer avec un terrien, ne lui serait-il pas plus simple de revêtir une apparence familière? Comme Lucas n'avait pas répondu au premier coup frappé à sa porte, l'alien avait modifié son apparence, puis encore une fois jusqu'à ce qu'il ouvre... Lucas sentit grossir la boule d'angoisse qui l'accompagnait au quotidien. Et si une créature sournoise lui avait fait le coup de la blonde aux gros seins pour le piéger?

Pour l'instant, c'est l'alien qui semblait mal en point. Comme E.T., il n'avait pas dû supporter l'atmosphère terrestre... Pourquoi est-il venu à ma porte? se demanda Lucas en faisant les cent pas autour du canapé. Peut-être savait-il que j'étais auteur de SF, donc plus apte que d'autres à accepter l'existence

d'un être de l'espace? Oui, c'était vraisemblable. Lucas se félicita pour la cohérence de sa construction mentale. Car l'esprit humain, parmi tant d'extraordinaires facultés, en possède deux particulièrement fascinantes : la capacité à gober n'importe quoi et l'autosatisfaction.

Tout à la fois ému par la voluptueuse beauté qui reposait sur son canapé et paniqué à l'idée qu'elle dissimulait peut-être un monstre gluant au dentier goulu, Lucas se prit soudain les pieds dans son tapis. Il bascula vers l'avant en gesticulant dans l'espoir de s'accrocher à quelque chose, mais l'appartement étant quasi vide, la probabilité d'attraper un objet était quasi faible. La gravitation universelle imposait sa loi d'airain : Lucas allait s'effondrer sur le canapé et écraser la belle. Dans un effort désespéré pour dévier sa trajectoire, il opéra une torsion qui, en plus de lui pincer le nerf iliaque, le déporta sur la gauche de quelques centimètres, suffisamment pour éviter Marilyn. Mais pas sa robe qui pendait sur le côté.

Une main de Lucas, tout à sa recherche frénétique d'appuis, empoigna la robe d'un geste puissant qui fit rouler Marilyn jusqu'au bord du canapé. Puis, lors d'une deuxième étape un cran au-dessus sur le plan des péripéties croustillantes, le tissu se déchira dans un grand bruit de tissu qui se déchire. Lucas s'étala par terre avec un manque d'élégance

rédhibitoire, la robe en lambeaux à la main, avant de sentir une Marilyn stringuée et toplessée lui heurter le crâne. Sous le choc, Lucas entreprit de gésir un moment, avec une Marilyn nue à 97 % qui s'enrhumait sur lui, dans une position qu'un témoin à l'esprit mal tourné aurait pu trouver scabreuse. Heureusement, ils étaient seuls dans la pièce.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

Lucas réactiva un neurone afin de décoller une paupière. Marilyn ne bougeait pas.

La porte grinça et une voix aux consonances fortement testostéronées retentit :

– Chérie, tu es là? Je crois que tu as un peu trop bu. La soirée, c'est à côté.

Alors que la silhouette d'un culturiste de cent vingt kilos habillé en Superman se dessinait devant le canapé, Lucas, bloqué au sol par une Marilyn en plein courant d'air, préparait la phrase qu'il allait lancer de son air le plus innocent :

– Je vais tout vous expliquer. Vous allez rire.

Quelques minutes après son évacuation de la soirée de Patrick, des pensées commençaient à refluer dans la cervelle d'Arthur, et il en avait connu de plus réconfortantes. Le thème général concernait la dimension pitoyable de sa situation. Un couple à la dérive, une vocation de romancier étouffée dans l'œuf sous les lettres de refus des éditeurs, un amour-propre porté disparu depuis des lustres, et maintenant un exil nocturne dans les rues d'un village perdu. Les formules de dernier recours « Ce n'est qu'un mauvais moment à passer » et « On en rira dans dix ans » annoncèrent leur indisponibilité. C'était le sommet du bas-fond.

Il fallut bien des efforts à Arthur pour trouver en lui un reste de volonté. Histoire de faire quelque chose qui pouvait ressembler à un acte constructif, il entreprit le bilan de ses ressources en fouillant ses poches. Le problème, c'est qu'il n'en avait pas. Il

était déguisé en Spider-Man, et un homme-araignée qui se respecte n'a pas de poches par souci d'aérodynamisme. Son sac avec son portefeuille, son mobile et son Bi-dule 7.0 étaient dans le coffre de la voiture. Les clés de la voiture étaient dans le sac de Framboise. Le sac de Framboise était dans la chambre de Patrick. Quant à Patrick, s'il n'était pas encore dans Framboise, ce n'était plus qu'une question de minutes.

Comme Arthur éprouvait des scrupules à déranger sa fiancée pour une fois qu'elle s'amusait en minijupe avec des culturistes, il décida de ne pas retourner à l'anniversaire et de réfléchir aux différentes options qui s'offraient à lui.

1. J'attends Framboise, car tout a une fin, même les anniversaires des Patrick.

2. Je rentre à Paris tout seul. En taxi? En stop? En vache? Sans argent et habillé en Spider-Man?

3. Je trouve un téléphone pour demander à un ami de venir me chercher. Problème n° 1 : les numéros de mes amis sont dans mon portable, mon portable est dans la voiture, les clés sont dans..., etc. Problème n° 2 : ai-je un ami capable de faire des heures de voiture en pleine nuit pour me secourir? Problème n° 3 : ai-je vraiment envie de connaître la réponse à la question précédente?

Si Arthur avait eu son Bi-dule 7.0 avec lui, tout aurait été facile, mais il allait devoir se débrouiller sans, à l'ancienne... Afin de se conforter dans l'idée qu'il avait bien fait de quitter une soirée aussi ringarde, Arthur jeta un coup d'œil à la fenêtre de Patrick derrière laquelle des ombres gesticulantes exprimaient leur bonheur de suer ensemble avec les sirènes du port d'Alexandrie, qui chantent encore la même mélodie, oh, oh.

Alors le hasard lui offrit d'assister à un étrange spectacle. La fenêtre de l'appartement voisin de celui de Patrick s'ouvrit avec fracas. On entendit un rugissement de bête affamée suivi d'un couinement de rongeur apeuré. Un homme aussi maigre que chevelu enjamba le rebord de la fenêtre et se jeta dans le vide du premier étage en criant : « Je vous jure que c'est un malentendu ! » Il atterrit sur le trottoir avec l'agilité d'un dispensé d'EPS à vie au moment où une silhouette sculptée aux protéines de synthèse apparut à la fenêtre. C'était Superman. Un collègue de l'homme-araignée, version XXL. Il tenait dans ses bras une Marilyn Monroe fort dénudée afin de prouver que le hasard sait vous offrir des raisons de vivre même dans les situations pathétiques comme celle d'Arthur. Ce dernier se rapprocha un peu pour vérifier que Marilyn n'avait pas besoin d'aide, mais pas trop non plus car le

surhomme semblait d'humeur chafouine si l'on en croyait la promesse adressée au sauteur qui s'enfuyait avec toute la célérité que lui permettait sa double entorse : « Si je t'attrape, t'es mort ! »

La soirée à thème « Bouc-émissaire et lapidation » se confirmait dans le quartier. Arthur préféra s'éloigner un peu parce que, si l'habit ne fait pas l'homme-araignée, le muscle fait le Superman.

Le village était plongé dans l'obscurité, car les rites de passage locaux imposaient manifestement aux adolescents de dégommer les lampadaires à coups de caillasses. Les façades austères aux volets barricadés semblaient sorties d'un documentaire boute-en-train sur la désertification des campagnes. Il n'y avait pas âme qui vive, ni âme qui meure, rien. Près de la place du Marché aux Lémuriens, Arthur découvrit pourtant une preuve incontestable que ces lieux avaient abrité un jour un embryon de civilisation : un arrêt d'autobus. Stratifié d'affiches sur dix centimètres d'épaisseur, l'abribus annonçait le programme de la prochaine saison festive au gymnase Alain-Finkielkraut : un loto de dingues, avec orgie de paniers garnis, et un bal musette de folie, avec orchestre de papis dégarnis. Accessoirement, sur un prospectus-confetti délavé, on proposait un bus hebdomadaire pour Pangloire-les-Mixou, ce qui conduisit

Arthur à proférer quelques réflexions bien senties sur l'état de déshérence du service public à la française.

Ses pas le ramenèrent bientôt à proximité de la voiture de Framboise, objet familier qui réconforta l'apprenti super-héros. Mais il y avait quelque chose de bizarre... Une ombre bougeait près du véhicule... Il ne manquait plus que ça. Après s'être frotté à du culturiste, était-il bien raisonnable d'enchaîner sur du voleur de bagnole? Alors qu'il avançait avec une discrétion tout arachnéenne, Arthur aperçut un homme qui s'échinait sur la serrure. Comme le malfaisant était minuscule, Arthur sentit son courage revenir. Le hasard lui offrait de défouler sur plus petit que lui sa haine des Patrick qu'il avait dû refouler devant plus grand? Ce n'était pas très glorieux, mais il n'allait pas laisser passer l'occasion.

– Ne vous gênez pas surtout! s'écria Arthur avec grand courroux.

Le gars se retourna sans se presser et le regarda d'un air si morne qu'Arthur douta de sa propre existence. Avant que son amour-propre ne rende l'âme pour de bon, il réagit en ajoutant du décibel dans la voix, un peu de farouche dans le sourcil et pas mal d'agressivité dans le doigt tendu.

– C'est *ma* voiture! s'exclama Arthur, assez content de son dosage.

– Qu’est-ce qui se passe, Bucéphale? fit la voix éraillée d’une femme surgie de nulle part avec un pot d’échappement à la main.

– Rien, Mélanippe. C’est Spider-Man qui vient lutter contre la grande criminalité, expliqua Bucéphale dont le torse, dévoilé par un marcel minimaliste, arborait un tatouage baroque à base de caractères chinois imbriqués dans des motifs maoris et des proverbes en patois béarnais.

– Tu lui as dit qu’elle allait prendre froid avec ses collants? s’inquiéta Mélanippe dont les bras accueillaien les prénoms de ses enfants dans une flore colorée de pétales, corolles et fautes d’orthographe.

– Tu ne vas pas le croire, monsieur profère de l’accusation malveillante.

– Vous vous moquez de moi? s’énerva Arthur. Vous étiez en train de forcer ma voiture!

– Ça y est, l’erreur judiciaire! s’indigna Mélanippe. On se fie aux apparences et c’est le drame!

– Vous avez mon pot d’échappement à la main!

– Monsieur est du genre inquiet, constata Mélanippe en rendant l’objet du délit. M’est avis qu’il est candidat à l’ulcère.

– Le pot s’était détaché, expliqua Bucéphale. On voulait rendre service.

– Je me débrouillerai tout seul, merci.

– Mettez donc le pot dans votre coffre, conseilla Mélanippe. On ne sait jamais, il y a parfois des rôdeurs.

– Vous avez raison, je vais le faire.

– Nous, on s’en va, dit Bucéphale en restant là.

Les centres d’intérêt des parties en présence montrant d’assez fortes divergences, un petit flottement s’installa dans la conversation.

– Vous n’ouvrez pas votre coffre ? demanda Mélanippe qui avait assez flotté.

– C’est que... je... je n’ai pas la clé...

– Monsieur n’a pas la clé de sa voiture, c’est amusant ça ! lâcha Bucéphale.

– Des esprits mal tournés pourraient trouver ça bizarre ! confirma Mélanippe.

– Il ne manquerait plus qu’il ait oublié son Bi-dule 7.0 !

– Ah ça, ce serait cocasse !

– Mon Bi-dule 7.0 est dans le coffre. C’est ma fiancée qui a la clé, je l’attends.

– Votre fiancée ?

– Elle est à un anniversaire dans cette résidence, au bout de la rue.

– Et vous, vous en profitez pour visiter ? Tout est normal. Le village vous plaît ?

– N’embête pas monsieur, Bucéphale. Ce n’est pas parce que son couple bat de l’aile qu’il faut le lui faire remarquer. Un peu de respect.

– Tu as raison, je m’excuse. Il doit s’être rendu compte tout seul que c’était fichu.

– Exactement. Et puis, il faut qu’on y aille, notre Philippe-José passe à la télé ce soir.

– On vous laisse, cher monsieur, dit Bucéphale. Mais faites attention, il ne fait pas bon se promener seul ces temps-ci. À cause de la Bête.

– La bête ? s’étonna Arthur.

– Non, la Bête, avec une majuscule.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

– Désolé, on n’a pas le temps. Notre fils est invité au « Pas Très Normal Show ». On ne veut pas rater le début.

– Allez, au plaisir, homme-araignée !

Arthur regarda partir les deux énergumènes en ricanaient de leurs âneries. La Bête ? Et puis quoi encore ? C’était absurde, ridicule, grotesque, risible, mais Arthur utilisait quand même beaucoup d’adjectifs pour quelqu’un qui ne prenait pas la chose au sérieux. Il remisa la Bête dans un coin de son inconscient pour des cauchemars futurs et se concentra sur son plan. Il allait trouver de quoi écrire, glisser un mot dégoulinant d’excuses sous les essuie-glaces, demander à Framboise de l’attendre pour le retour à Paris, et il viendrait se poster près de la voiture à partir de minuit. En espérant que sa chère et tendre ne prolonge pas jusqu’aux croissants... Pour l’heure,

il lui fallait trouver un endroit où poireauter au chaud.

Arthur se lança dans les ruelles obscures avec la détermination de l'araignée explorant sa toile, car les métaphores bien tournées lui soutenaient le moral. Après avoir admiré quelques façades à l'architecture néolugubre, qui vous susurraient que la pendaison était une expérience à tenter, il arriva rue du Figuier mou. Là, il se sentit soudain très faible et dut s'asseoir. La tête lui tournait, son estomac se contractait, il voyait flou. Était-ce l'alcool ingurgité chez Patrick qui envoyait ses effets secondaires ?

Mais le malaise repartit bientôt comme il était venu et Arthur fut soulagé de voir apparaître une enseigne à moitié éclairée qui grinçait au bout d'une potence.

À sa montre, il était 20 h 42.

*Le Dernier Bistrot avant la fin du monde* avait tout du bar accueillant.